

GUY PATIN.

LE ROI DES HALLES.

On ne parle ici que de M. le duc de Beaufort, pour qui les Parisiens et particulièrement toutes les femmes ont une dévotion très-particulière. Comme il jouoit à la paume dans un tripot du Marais du Temple, il y a quatre jours, la plupart des femmes de la halle s'en alloient par pelotons le voir jouer et faire des vœux pour sa prospérité. Comme elles faisoient du tumulte pour entrer et que ceux du logis s'en plaignoient, il fallut qu'il quittât le jeu et vint lui-même à la porte mettre le holà, ce qu'il ne put faire sans permettre que ces femmes entrassent en petit nombre, les unes après les autres, pour le voir jouer; et s'apercevant qu'une de ces femmes le regardoit de bon œil, il lui dit : « Eh bien, ma commère, vous avez voulu entrer; quel plaisir prenez-vous à me voir jouer et à me voir perdre mon argent? » Elle lui répondit aussitôt : « Monsieur de Beaufort, jouez hardiment, vous ne manquerez pas d'argent; ma commère que voilà et moi nous avons apporté deux cents écus, et s'il en faut davantage, je suis prête à en retourner querir encore autant. » Toutes les autres femmes commencèrent aussi à crier qu'elles en avoient, à son service, dont il les remercia. Il fut visité ce jour-là par plus de deux mille femmes. Deux jours après, passant près de Saint-Eustache, une troupe de femmes commença à lui crier : « Monsieur, ne consentez pas au mariage avec la nièce du Mazarin, quelque chose que vous fasse ou vous dise M. de Vendôme. S'il vous abandonne, vous ne manquerez de rien, nous vous ferons tous les ans une pension de soixante mille livres dans la Halle. » Il a dit tout haut si on le persécutoit à la cour, que pour être en assurance il viendrait se loger au milieu des halles, où



Le Duc de Beaufort et les femmes de la Halle. (GUY PATIN.)

GUY PATIN

LE ROI DES ENCHANTEMENTS

On ne parle ni que de M. de Beaufort, pour qui les
hommes et particulièrement les femmes ont une dévotion
très-particulière. Comme il jouit de sa gloire dans un tripot du
Parais du Temple, il y a quatre jours à l'aspect des femmes de la
Halle s'en allant par pelotons, et qui ont des vœux pour
le mariage, il leur a dit : « Mes chères sœurs, ne craignez rien et que
vous en ferez ce que vous voudrez, car j'ai promis de vous venir
aider. » Elles ont répondu : « Monsieur le Duc, nous ne sommes per-
sées que de vous voir, et de vous entendre. » Il leur a dit : « Venez après
moi, et je vous en ferai voir. » Elles ont dit : « Monsieur le Duc, nous
sommes toutes mariées, et nous ne sommes pas de ces femmes
qui se font de la peine pour se marier. » Il leur a dit : « Vous
êtes toutes mariées, mais vous ne savez pas ce que c'est que d'être
mariée. » Elles ont dit : « Monsieur le Duc, nous ne sommes pas
de ces femmes qui se font de la peine pour se marier. » Il leur a dit :
« Mes chères sœurs, ne craignez rien, vous ne manquerez pas
de mariages, car j'ai promis de vous venir aider. » Elles ont dit :
« Monsieur le Duc, nous ne sommes pas de ces femmes qui se font
de la peine pour se marier. » Il leur a dit : « Venez après moi, et
je vous en ferai voir. » Elles ont dit : « Monsieur le Duc, nous
sommes toutes mariées, et nous ne sommes pas de ces femmes
qui se font de la peine pour se marier. » Il leur a dit : « Vous
êtes toutes mariées, mais vous ne savez pas ce que c'est que d'être
mariée. » Elles ont dit : « Monsieur le Duc, nous ne sommes pas
de ces femmes qui se font de la peine pour se marier. » Il leur a dit :
« Mes chères sœurs, ne craignez rien, vous ne manquerez pas
de mariages, car j'ai promis de vous venir aider. » Elles ont dit :
« Monsieur le Duc, nous ne sommes pas de ces femmes qui se font
de la peine pour se marier. » Il leur a dit : « Venez après moi, et
je vous en ferai voir. » Elles ont dit : « Monsieur le Duc, nous
sommes toutes mariées, et nous ne sommes pas de ces femmes
qui se font de la peine pour se marier. » Il leur a dit : « Vous
êtes toutes mariées, mais vous ne savez pas ce que c'est que d'être
mariée. » Elles ont dit : « Monsieur le Duc, nous ne sommes pas
de ces femmes qui se font de la peine pour se marier. » Il leur a dit :
« Mes chères sœurs, ne craignez rien, vous ne manquerez de rien, nous
vous donnerons tous les ans une pension de quarante mille livres dans
la Halle. » Il a dit tout haut et on se pressoit à la cour, que
pour être en assurance il viendrait se tenir au milieu des halles, où



Le Duc de Beaufort et les femmes de la Halle. (GUY PATIN.)

plus de vingt mille hommes le garderoient. Cette rencontre a donné plus de divertissement que de peur; mais voici bien pis. Ce prince, âgé de trente-deux ans, s'étant échauffé, a bu du vin et de la bière, et a souffert une grande douleur de reins, durant laquelle il a plusieurs fois vomi. Dès que cela a été su dans Paris, le peuple a cru qu'il avait été empoisonné par ordre du Mazarin. Sa maison fut aussitôt remplie d'une infinité d'hommes et de femmes : même M. de Vendôme, son père, qui est ici présent, a cru qu'il y avoit du poison; et sur ce que les médecins assurèrent qu'il n'y en avoit point, il les avertit qu'ils y devoient prendre garde de plus près, que ce poison étoit italien, et que les Italiens étoient plus fins empoisonneurs que les François. Mais enfin il est guéri et les Italiens sont justifiés de ce dont on les soupçonnoit.

OLIVIER PATRU.

LE TRAVAIL ET L'AMOUR DU LUCRE.

De toutes les erreurs dont le monde est infecté, il n'y en a point qui avilisse le travail ni qui lui ôte son prix comme l'avarice; c'est un venin qui tue tout ce qu'il touche. « Ne travaille point pour t'enrichir, dit le sage, et mets des bornes à ta prévoyance. » Préceptes divins, et dignes sans doute d'être gravez à jamais dans notre mémoire; car, dans le premier, il règle notre travail et lui donne de justes limites; et dans l'autre il va au-devant de tous les prétextes dont les avares ont accoutumé de se couvrir. Et pour commencer par le premier, il nous avertit de fuir l'amour des richesses, qui du moment que le monde leur a fait honneur, ont étouffé, dit un ancien, le vrai honneur et toutes les saintes semences de la vertu. Cependant, que faisons-nous tous les jours, quelles sont nos occupations, quels sont nos empressements? Entrez dans le cabinet des princes, entrez dans tous les tribunaux; courez et les villes et les villages; allez de place en place et de boutique en boutique, vous ne trouverez presque partout que des hommes sordidement attachés au gain. Pour cela on n'épargne ni la veuve ni l'orphelin; pour cela on traverse et les montagnes et les mers; on va chercher un nouveau monde, on trompe même son ami, on se parjure, on quitte Dieu. La plupart des animaux ne vivent qu'au jour la journée, et semblent se reposer de leurs besoins sur la Providence. Si quelques-uns, si la fourmi, par exemple, amasse l'été de quoi se nourrir pendant la morte saison des glaces et des tempêtes, elle ne fait ses provisions que pour un hyver. Mais l'avare ne se lasse point de thésauriser: ses celliers sont pleins de vendange, ses greniers rompent sous le faix de ses moissons, il a de quoi nourrir une

armée; cependant sa soif hydropique ne s'éteint point. Quelle malédiction! Au milieu de tant de biens dont il regorge il est pauvre, ou du moins il vit en pauvre, et s'inquiète pour entasser trésors sur trésors, et le plus souvent crimes sur crimes.

Passons au second précepte. Le sage dans le premier veut bien qu'on travaille, mais il ne veut pas qu'on travaille par avarice. Dans celui-ci, il veut bien qu'on ait de la prévoyance, mais il ne veut pas qu'on en ait trop. Cette leçon va chercher l'avare jusque dans son cœur. Écoutez-le, il vous dira qu'avec le temps il deviendra vieux et incapable de toute fatigue; qu'une vieillesse nécessaire est le dernier de tous les maux, et qu'il est de la prudence de s'en garantir en ménageant quelque chose en sa jeunesse et dans tous les autres âges de la vie. Tout cela est bien; si toutefois ce ménage, si cette réserve est excessive, si elle est exorbitante, ce n'est plus prudence, c'est avarice. Mais à vrai dire, tout ce discours de l'avare n'est qu'illusion: ce n'est point là le fond de son cœur, c'est le voile dont il couvre le dérèglement de son âme. Il aime l'or, c'est l'avidité du bien qui le fait parler; et comme cette passion est la plus terrestre et la plus honteuse de toutes les passions, il la cache sous ces belles apparences. Jamais les prétextes ne lui manquent; est-il père, tout ce qu'il fait, si vous l'en croyez, il ne le fait que pour ses enfants, ou pour ses neveux, s'il est sans enfants. Misérable que tu es, ce n'est ni pour la vieillesse, ni pour tes enfants, ni pour tes neveux, c'est pour toi-même que tu fais toutes ces ordures, c'est pour nourrir le ver infect qui te dévore.

Mais, que recueille-t-il de cette prévoyance sans mesure que le sage nous défend? Rien qu'angoisse, rien qu'affliction d'esprit. Je ne parle point de la misère des procès qui toujours sont inséparables des grands domaines; je ne parle point de tout ce que la fortune peut faire de changements et de ravages dans les établissements les plus solides; considérez seulement le trouble, l'agitation, le tumulte de son âme. Tout lui fait peur; les pluies, les sécheresses, toutes les intempéries des saisons l'alarment. Le jour ce n'est qu'embarras; il tourmente ses débiteurs, ses locataires, ou ses fermiers; il court tous les quartiers de la ville pour apprendre des nouvelles des banqueroutes qui se font dans le royaume. Ne vous imaginez pas que ses nuits soient plus calmes que ses jours.

Ce n'est point pour lui que le doux sommeil sème ses pavots sur la terre et sur l'onde, comme parle un de nos poètes. Toutes les histoires et des larrons et des voleurs repassent incessamment en son imagination blessée et lui ôtent le repos. Il veille tandis que les serpents et les dragons dorment ; toute la nature, à son avis, a les yeux ouverts pour le surprendre ou pour le piller ; en un mot, il s'est damné pour amasser un trésor ; et il souffre dès cette vie tous les supplices des damnés pour le garder. Voilà les fruits de tous ces grands soins, de tous ces aveugles empresses des insensés.

CHARLES PERRAULT.

LE JARDIN DES TUILERIES.

Quand le jardin des Tuileries fut achevé de replanter, et mis dans l'état où vous le voyez : « Allons aux Tuileries, me dit M. Colbert, en condamner les portes ; il faut conserver ce jardin au Roi, et ne le pas laisser ruiner par le peuple, qui, en moins de rien, l'aura gâté entièrement. » La résolution me parut bien rude et fâcheuse pour tout Paris. Quand il fut dans la grande allée, je lui dis : « Vous ne croiriez pas, monsieur, le respect que tout le monde, jusqu'au plus petit bourgeois, a pour ce jardin ; non-seulement les femmes et les petits enfants ne s'avisent jamais de cueillir aucune fleur, mais même d'y toucher. Ils s'y promènent tous comme des personnes raisonnables ; les jardiniers peuvent, monsieur, vous en rendre témoignage ; ce sera une affliction publique de ne pouvoir plus venir ici se promener.... — Ce ne sont que des fainéants qui viennent ici, me dit-il. — Il y vient, lui répondis-je, des personnes qui relèvent de maladie, pour y prendre l'air : on y vient parler d'affaires, de mariages, et de toutes choses qui se traitent plus convenablement dans un jardin que dans une église, où il faudra, à l'avenir, se donner rendez-vous. Je suis persuadé, continuai-je, que les jardins des rois ne sont si grands et si spacieux, qu'afin que tous leurs enfants puissent s'y promener. » Il sourit à ce discours, et dans ce même temps la plupart des jardiniers des Tuileries s'étant présentés devant lui, il leur demanda si le peuple ne faisait pas bien du dégât dans leur jardin : « Point du tout, monseigneur, répondirent-ils presque tous en même temps, ils se contentent de s'y promener et de regarder. » — Ces messieurs, repris-je, y trouvent même leur compte, car

l'herbe ne croit pas si aisément dans les allées. » M. Colbert fit le tour du jardin, donna ses ordres et ne parla point d'en fermer l'entrée à qui que ce soit. J'eus bien de la joie d'avoir en quelque sorte empêché qu'on n'ôtât cette promenade au public. Si une fois M. Colbert eût fait fermer les Tuileries, je ne sais pas quand on les auroit rouvertes.

NICOLAS POUSSIN.

LETTRE A M. DE CHANTELOU.

.... Quant à ce que vous m'écrivez par votre dernière, il est aisé pour moi de repousser le soupçon que vous avez, que je vous honore moins que quelques autres personnes, et que j'aie moins d'attachement pour vous que pour elles. S'il étoit ainsi, pourquoi vous aurois-je préféré, pendant l'espace de cinq ans, à tant de gens de mérite et de qualité, qui ont désiré très-ardemment que je leur fisse quelque chose, et qui m'ont offert leur bourse pour y puiser tandis que je me contentois d'un prix si modique de votre part, que je n'ai pas même voulu prendre ce que vous m'avez offert? Pourquoi, après avoir envoyé le premier de vos tableaux, composé de seize ou dix-huit figures seulement, et lorsque je pouvois n'en pas mettre davantage dans les autres, et même en diminuer encore le nombre, pour venir plus tôt à fin d'un si long travail, ai-je, au contraire, enrichi de plus en plus mes sujets, sans penser à aucun intérêt autre que celui de gagner votre bienveillance? Pourquoi ai-je employé tant de temps et fait tant de courses de çà et de là, par le chaud et par le froid, pour vos autres services particuliers, si ce n'a été pour vous témoigner combien je vous aime et vous honore? Je n'en veux pas dire davantage; il faudrait sortir des termes de l'attachement que je vous ai voué. Croyez certainement que j'ai fait pour vous ce que je ne ferois pour aucune personne vivante, et que je persévère toujours dans la volonté de vous servir de tout mon cœur. Je ne suis point homme léger ni changeant d'affections; quand je les ai mises en un sujet, c'est pour toujours. Si le tableau de *Moïse trouve dans les eaux du Nil*, que possède M. Pointel, vous a charmé lors-

que vous l'avez vu, est-ce un témoignage pour cela que je l'aie fait avec plus d'amour que les vôtres ? Ne voyez-vous pas bien que c'est la nature du sujet et votre propre disposition qui sont cause de cet effet, et que les sujets que je traite pour vous doivent être représentés d'une autre manière ? C'est en cela que consiste tout l'artifice de la peinture. Pardonnez ma liberté si je dis que vous vous êtes montré précipité dans le jugement que vous avez fait de mes ouvrages. Le bien-juger est très-difficile, si l'on n'a, en cet art, grande théorie et pratique jointes ensemble ; nos appétits n'en doivent pas juger seulement, mais aussi la raison. C'est pourquoi je vous soumettrai une considération importante, laquelle vous fera connoître ce qu'il faut observer dans la représentation des sujets que l'on traite.

Nos braves anciens Grecs, inventeurs de toutes les belles choses, ont trouvé plusieurs *modes* par le moyen desquels ils ont produit de merveilleux effets. Ici, cette parole, *mode*, signifie proprement la raison, ou la mesure et la forme dont nous nous servons pour faire quelque chose ; laquelle raison nous astreint à ne pas passer outre certaines bornes, et à observer avec intelligence et modération, dans chacun de nos ouvrages, l'ordre déterminé par lequel chaque chose se conserve en son essence.

Les *modes* des anciens étant une composition de plusieurs choses mises ensemble, de la variété et différence qui se rencontrent dans l'assemblage de ces choses, naissoit la variété et différence des *modes* ; tandis que de la constance dans la proportion et l'arrangement des choses propres à chaque *mode*, procédoit son caractère particulier, c'est-à-dire sa puissance d'induire l'âme à certaines passions. De là vient que les sages anciens attribuèrent à chaque *mode* une propriété spéciale, analogue aux effets qu'ils l'avoient vu produire. Ils appliquèrent le *mode dorien* aux matières graves, sévères et pleines de sagesse ; le *mode phrygien*, au contraire, aux passions véhémentes, et par conséquent aux sujets de guerre ; j'espère, avant qu'il soit un an, peindre un sujet dans ce *mode phrygien*. Ils voulurent encore que le *mode lydien* se rapportât aux sentiments tristes et douloureux ; le *mode hypolydien* aux sentiments doux et agréables ; enfin ils inventèrent l'*ordre ionien* pour peindre les émotions vives, les scènes joyeuses, telles que les danses, les fêtes, les bacchanales.

Les bons poètes ont également usé d'une grande diligence et d'un merveilleux artifice, non-seulement pour accommoder leur style aux sujets à traiter, mais encore pour régler le choix des mots et le rythme des vers d'après la convenance des objets à peindre ; Virgile, surtout, s'est montré, dans tous ses poèmes, grand observateur de cette partie, et il y est tellement éminent que souvent il semble, par le son seul des mots, mettre devant les yeux les choses qu'il décrit. S'il parle de l'amour, c'est avec des paroles si artificieusement choisies qu'il en résulte une harmonie douce, plaisante et gracieuse ; tandis que lorsqu'il chante un fait d'armes ou décrit une tempête, le rythme précipité, les sons retentissants de ses vers, peignent admirablement une scène de fureur, de tumulte et d'épouvante. Mais, d'après ce que vous marquez, si je vous avois fait un tableau de ce caractère, et où une telle manière fût observée, vous vous seriez imaginé que je ne vous aimois pas.

Si ce n'étoit que ce seroit plutôt composer un livre qu'écrire une lettre, j'ajouterois encore ici plusieurs choses importantes qu'il faut considérer dans la peinture, afin que vous connoissiez plus amplement combien je m'étudie à faire de mon mieux pour vous contenter : car bien que vous soyez très-intelligent en toutes choses, je crains que la contagion de tant d'ignorants et d'insensés qui vous environnent ne parvienne à vous corrompre le jugement.